

Le petit chien thérapeute

Les éditions arléa, dans leur superbe collection La rencontre – quel beau titre – nous invite à faire la connaissance du *petit chien thérapeute*, de Valentin Spitz, psychothérapeute de profession.

Dans un texte court où tout est essentiel, l'auteur nous parle, avec une émotion maîtrisée, du petit chien, un cavalier King Charles, prénommé Google, qui vient de disparaître au bout de quatorze ans de compagnonnage fusionnel. Ils ont même partagé un cabinet de psychanalyste, ce lieu de paroles où s'écoulent tant de secrets...

Valentin Spitz nous montre l'amour, pur et absolu, dépouillé de toute jalousie, intérêt, égoïsme, tel que le désignait déjà Virginia Woolf qui elle aussi a connu ce bonheur avec Flush.

Alors, pour conjurer cette absence si douloureuse, si prégnante, l'humain n'a qu'une solution, celle d'écrire, d'aligner des mots sur ce qui fut, d'aligner les souvenirs, les regrets parfois, les moments de joie. De les coucher sur papier pour que d'autres s'en emparent, les lisent, les aiment.



Dans *Le petit chien thérapeute*, l'auteur nous convie à un singulier voyage où la mort et la vie se rejoignent intimement, où l'on apprend quelques vérités sur les éléphants et leur manière de supporter la grande absence. On apprend aussi que le chien est devenu un véritable allié dans les thérapies, qu'il est invité à présent dans les tribunaux, les hôpitaux, les maisons de retraite, les collèges, tous ces lieux où l'on a urgemment besoin d'aide et d'empathie, de secours et de compassion. Nos compagnons de douleur, en quelque sorte, qui par leur seule présence permet de ralentir le rythme cardiaque, de faire baisser le taux de cortisol, d'augmenter l'ocytocine.

« Le jardin du Luxembourg, notre Eden à la mi-juillet. Tout y est vert et fleuri. Le soleil s'engouffre par les interstices des arbres, enveloppant les promeneurs de fraîcheur et de calme. Quelques vieux jouent aux échecs ou aux boules, des étudiants lisent sur les chaises vertes face aux pelouses, des amoureux se promènent main dans la main, une fille attend quelqu'un devant une statue, l'air fiévreux. Tout parc m'évoque l'immortalité et l'infini des vies possibles : il y a cinquante ou cent ans, d'autres étudiants, d'autres vieux, d'autres amoureuses siégeaient déjà ici, dans ce même écrin de beauté. Seules les époques et les vêtements changent. La vie est continuum. Transmission : rien ni personne ne meurt, la mémoire est infinie tant qu'un être, lorsqu'il ferme les yeux, en accueille un autre qui naît. »